

avait racheté ses trois chevaux à ceux qui les lui avaient pris, et lorsque je lui ai parlé de lui faire restituer son argent, il s'est sauvé, en donnant les signes de la plus grande crainte.

Voilà le pays que nous sommes chargés d'organiser. Jugez s'il nous faut du temps ! Je ne vous parle pas de la guerre qui marche avec une lenteur désespérante. Nous ne sommes maîtres que du pays que nous occupons ; aussitôt que nous l'avons quitté, les guérilleros y reviennent commettre leurs déprédations, et couper nos communications.

Lorsque nous arriverons à Mexico, sans probablement tirer un coup de fusil, il est à craindre que Juarez et son gouvernement ne se retirent dans le nord ou dans l'ouest. Alors nous serons obligés d'en organiser un nous-mêmes, et par suite de le garder, car aussitôt notre départ il serait renversé. L'occupation du Mexique est une impasse comme l'occupation de Rome.

Je m'aperçois que je vous parle politique, et d'une politique qui n'est pas gaie encore ! C'est peut-être parce que depuis quelque temps nous nous ennuyons à périr dans ce Jalapa que les habitants nomment la fleur de Perote. Triste fleur à bien mauvaise odeur ! Cette disposition à voir les choses en noir va s'atténuer beaucoup quand nous allons nous remettre en route, dans trois ou quatre jours, mais malheureusement cette distraction ne sera pas de longue durée, car il n'y a que douze lieues, et nous n'aurons pas la satisfaction d'avoir la moindre petite affaire.

A Perote, nous allons faire une nouvelle pause dont la durée nous est inconnue ; elle est subordonnée

aux moyens de transport que le général en chef cherche à réunir ; lorsqu'il les aura, nous irons à Puebla, et de là à Mexico, sans nous arrêter.

Ce sera tout au plus l'affaire de vingt jours de marche. Il est donc probable qu'à la fin de janvier nous serons à Mexico.

Adieu, ma chère Pauline ; votre pipe fait mes délices.

H. LOZILLON.

IX

Jalapa, le 13 décembre 1862.

Mes chers parents,

..... Le général Bazaine est arrivé hier ; nous partons après-demain pour Perote. Enfin ! On ne sait pas encore si toute la brigade y restera ou si nous n'y laisserons qu'un détachement. Ce qui paraît certain, c'est qu'il nous faut encore un mois avant d'avoir réuni complètement nos moyens de transport. En attendant, nous nous étendons de façon à occuper le plus de terrain possible. Ces jours derniers il y a eu une petite affaire du côté des Cumbres. Il paraît qu'on a tué une vingtaine de Mexicains et fait autant de prisonniers. Si malheureusement nous ne pouvons pas rattraper le temps perdu, il est à peu près sûr que quand nous nous

mettrons en marche nous irons jusqu'à Mexico sans nous arrêter.

Je suis proposé pour chef d'escadrons ; pour une foule de motifs qu'il serait trop long de vous expliquer, je n'ai pas la moindre confiance dans cette proposition.

Voilà le peu que j'ai à vous annoncer, et je termine parce que j'ai beaucoup à faire aujourd'hui. J'ai à m'occuper du départ d'un convoi pour Vera-Cruz, et de la mise en marche de notre colonne sur Perote.

Je vous embrasse.

H. L.

X

Perote, le 23 décembre 1862

Comme je vous en avais prévenus dans ma dernière lettre, nous sommes partis de Jalapa le 16, pour grimper les derniers échelons de la Cordillère et arriver sur le plateau de Perote. Notre première étape s'est faite sans encombre. A moitié chemin de la dernière, dans une gorge formée par des montagnes de lave, nous nous sommes trouvés en présence de 7 à 800 Mexicains qui nous ont lâché une décharge et ont pris la fuite. On les a poursuivis, et on en a tué et pris quelques-uns.

Dans cette décharge qu'ils nous ont faite, nous avons été très heureux, car le général Bazaine, qui

maintenant a pris le commandement de notre colonne, pouvait être tué avec tout son état-major. Nous en avons été quittes pour cinq hommes blessés.

Malheureusement parmi ces blessés se trouve un capitaine d'état-major qui a reçu une balle dans la tête. Il se nomme Fourgues. Je ne le connaissais que depuis cinq ou six jours, et dans ce court intervalle, nous nous étions beaucoup liés par sympathie de caractère.

Aussi je ne puis vous dire combien j'ai été affecté de le voir blessé aussi grièvement, d'autant plus que les médecins le condamnent : la matière cérébrale est à nu et en suppuration. Cependant, quoi qu'ils en disent, le pauvre Fourgues vit encore après avoir été trébuché pendant trois jours dans une mauvaise charrette; et comme je sais, pour l'avoir vu souvent en Crimée, que tant qu'on n'est pas mort d'une blessure à la tête il y a toujours de l'espoir, j'espère, et j'espère d'autant plus, que nous sommes le 23, et que c'est le 17 que Fourgues a été blessé.

Après cette petite affaire qui nous a beaucoup impressionnés, le temps s'est mis à la pluie, et nous avons encore marché pendant trois heures à travers des chemins impossibles pour arriver à l'étape de Los Vegas où il a fallu camper au milieu de la boue; toute la nuit nous avons été transis de froid. Le lendemain nous nous sommes remis en marche, toujours par une pluie battante. Deux jours avant notre départ de Jalapa, j'avais attrapé un rhume je ne sais où; notre marche n'était pas faite pour me guérir; aussi, en quittant Los Vegas, j'étais aussi mal

loti que possible ; je grelottais la fièvre, et il me tardait d'arriver à l'étape. Tout en marchant toujours dans des chemins où on enfonçait jusqu'au-dessus de la cheville, nous atteignons Cruz-Blanca, sur la crête des Cordillères ; nous y faisons la grande halte. Nous déjeunions autour d'un feu que nous avions allumé, et au moment où nous prenions le café, on m'apporte, devinez quoi ? Quinze lettres, c'est-à-dire tout mon courrier d'Orizaba, joint au dernier courrier de France, qui venait de nous être remis par les cavaliers irréguliers à notre solde. Toutes ces chères lettres qui me rappelaient la France et tous ceux que j'aime m'ont vite fait oublier le rhume et la fièvre ; mais alors je me suis trouvé embarrassé de mes richesses. Comment lire quinze lettres par une pluie battante, et à cheval surtout, car en ce moment on venait de sonner à cheval ? Et puis je suis aussi de l'avis de ceux qui pensent qu'il ne faut pas jouir à demi, et qu'il vaut mieux reculer l'heure de la jouissance pour l'augmenter encore en l'entourant des meilleures conditions possibles. D'après cela, j'ai fait deux parts de mes lettres : les plus chères que je voulais lire le soir à tête reposée, dans mon lit, sous ma tente ; et, je ne dirai pas les indifférentes, car dans un pays comme celui-ci, un souvenir de France est toujours précieux, mais les lettres qui m'étaient moins chères, et que je déca-
chetai tout de suite.

Au moment où j'ouvrais ce dernier lot, la fusillade s'engage entre notre avant-garde et des troupes ennemies que l'on ne voyait pas, à cause d'un brouillard qui ne nous laissait pas distinguer les

oreilles de notre cheval. Comme nous ne savions à qui ni de quel côté nous avions affaire, nous nous sommes formés en échelons, et nous nous sommes ainsi portés en avant, sur un immense plateau dont le côté droit touchait à des montagnes couvertes de bois. Au milieu de ce plateau, le brouillard a disparu pour un instant, et nous a permis de voir les ennemis, qui ont alors voulu prendre la fuite ; mais malheureusement pour eux il était trop tard, car notre infanterie en a jeté bon nombre par terre, et notre cavalerie les a chassés jusque dans le bois où ils se sont dispersés. Ils ont eu à peu près une vingtaine d'hommes tués, et de notre côté, nous en avons eu cinq blessés légèrement.

Il était nuit lorsque nous nous sommes établis à notre bivouac de Cerro-Leone. C'est alors que j'ai achevé la lettre de M. S... Je suis vraiment touché et très reconnaissant de tous ses affectueux témoignages, et je lui écrirais pour l'en remercier si je ne craignais de l'obliger à me répondre. Marie se chargera d'être auprès de lui l'interprète de tous mes sentiments.

Puis est venu le tour de Pauline ; sa lettre est comme elle, pleine de cœur. Sous un air enjoué, elle vous dit les choses les plus pénétrantes qui tout en faisant rire, font venir les larmes aux yeux. Ainsi le récit de son séjour à Metz auprès de vous m'a vivement ému, et m'a fait repasser ma vie tout entière, depuis mes souvenirs les plus lointains, jusqu'au jour où je vous ai dit adieu.

Après Pauline, j'ai attaqué vos quatre lettres, en commençant bien entendu par la plus ancienne,

celle du 15 septembre. J'étais tellement fatigué par la pluie, le froid et mon rhume, que j'ai été obligé de laisser les autres pour le lendemain.

Nous n'étions plus qu'à deux lieues et demie de Perote, et nous devions partir à six heures du matin, afin d'avoir toute la journée devant nous, si nous rencontrions encore l'ennemi. Mais il pleuvait tellement que le départ a été contremandé et remis à neuf heures.

C'est alors que j'ai lu toutes vos chères lettres qui me montrent que vous ne m'avez pas oublié un instant, et que la faute est tout entière à la poste; aussi je vous demande bien pardon des reproches que je vous ai faits; ils n'étaient qu'une forme de mon inquiétude.

Lorsque nous nous sommes remis en marche pour Perote, la pluie a cessé. A une lieue de la ville, une députation de notables est venue nous annoncer que les guérilleros étaient partis, et que la ville était à notre disposition.

Perote est un gros village de 4,000 âmes au pied du dernier contrefort du Coffre de Perote. Tout le terrain qui est à l'ouest et au nord de la ville, est un immense plateau cultivé en orge. A sept ou huit cents mètres au nord de Perote, est un fort magnifique : c'est un carré bastionné d'après le système Cormontaigne. Il a été bâti en 1772 par les Espagnols, au moyen de corvées imposées aux Indiens; il a coûté treize millions. C'était pour les Espagnols la grande étape entre Mexico et la Vera-Cruz. Ces vandales de Mexicains, au lieu de défendre ce fort, avec lequel ils auraient pu nous arrêter

longtemps, ou, ce qui est plus probable, nous forcer à changer de direction, car il n'eût pas été prudent pour nous de nous décider à un siège, ont travaillé plus d'un mois à le détruire. Ils ont brûlé les toits et les planchers de tous les bâtiments, ont fait sauter les voûtes des magasins établis sous les bastions et sous les courtines, ont essayé de renverser les escarpes, mais en vain.

Ces murs, qui ont quatre et cinq mètres d'épaisseur, construits en béton et en granit, ont résisté à toutes leurs mines; ils ne sont parvenus qu'à lézarder l'angle saillant du bastion d'attaque.

En détruisant ce fort qui est probablement le plus bel ouvrage de leur pays, ils ont cru nous jouer un très mauvais tour. Mais des toitures sont bientôt rétablies; elles le sont déjà, et l'installation du bataillon qui doit rester à Perote est prête, ainsi que tous les magasins destinés à nos approvisionnements, lorsque nous nous porterons en avant.

Perote est un village aussi triste que possible; il y fait un froid intense la nuit. Le jour, lorsque le temps n'est pas couvert, ce qui est assez rare, le soleil est bon, mais il règne toujours un vent du nord glacial, qui soulève des masses de sable.

Nous avons tous le nez et les lèvres en compote, et les mains couvertes de crevasses par suite de ce déplorable vent, et ce qu'il y a de peu consolant, c'est qu'il en est partout ainsi sur ce paradis perdu appelé le plateau de l'Anahuac.

Avant-hier, j'ai assisté à un *velario*, autrement dit une veillée de mort. J'en avais lu une description, et je voulais m'en faire l'idée *de visu*.

J'ai été déçu parce que la morte était pauvre. Voici ce qui s'est passé :

La morte était femme d'un sous-officier de l'armée de Marquez.

Lorsque nous sommes partis de Jalapa, elle venait d'accoucher ; les mauvais temps et le froid que nous avons endurés pendant la route l'ont rendue très malade, et le lendemain de son arrivée à Perote, elle mourait.

Un de nos médecins de l'ambulance qui l'avait soignée a été invité par les parents, qui sont de Perote, à assister au *velario*. Nous y avons été au nombre de sept ou huit. En entrant dans la cour, nous nous sommes trouvés devant un petit appentis adossé à la case. Dans cet appentis, la morte, la figure découverte, était étendue sur une table ; à chaque coin une chandelle brûlait, et à côté des pieds étaient placés les souliers qu'ils avaient portés. Le mari était à l'entrée ; il avait une contenance digne et l'air très affecté.

A notre venue une femme sort de la maison, et nous force à entrer sous l'appentis où on nous fait asseoir : après nous avoir laissés seuls pendant quelque temps, cette femme, que nous avons su depuis être la sœur de la morte, revient avec des cigarettes. Comme nous en avons assez de ce spectacle, nous refusons les cigarettes, et nous voulons partir ; alors elle se met à pleurer en disant que nous lui faisons injure. Pour la calmer, nous nous rasseyons et nous fumons. Un instant après, elle tire de dessous les épaules de la défunte une bouteille de cette eau-de-vie du pays propre à brûler le

gosier du plus vieux de tous les grognards, et en verse dans un verre qui circule à la ronde ; après quoi elle va chercher l'enfant qui a coûté la vie à la mère, et nous le présente à tous successivement.

Après cette cérémonie, voyant que nous allions partir, elle nous dit qu'il faut rester, que tout le monde va venir pour le *velario*, que l'on va chanter, boire de l'eau-de-vie et du chocolat. Comme il était déjà tard, et que personne ne venait, que nous avions très froid, nous sommes restés insensibles à cette invitation, et nous sommes partis laissant l'hôtesse dans les larmes causées par notre départ. Mais nous sommes bientôt rejoints par le docteur qui était resté en arrière pour la consoler, et qui nous apprend qu'elle ne pleure si fort que parce que nous sommes partis avant qu'on ait fait la quête, pour acheter la *caja*, c'est-à-dire la boîte, le cercueil. Nous avons alors demandé le prix de la caja : « Trois piastres », nous répondit-on ; nous en donnâmes quatre et les larmes cessèrent. Nous en avons été pour notre argent, puisque nous n'avons pas vu les détails les plus curieux ; mais malheureusement, nous ne sommes pas sortis du Mexique, et il se présentera de nouvelles occasions.

Vous savez que le général Bazaine nous a rejoints. Depuis que le pauvre Fourgues est blessé, on m'a enlevé au général de Bertier pour me mettre à la division. Cet état-major ne vit pas en très bonne intelligence par suite d'une foule de questions personnelles ; aussi je reste à l'écart.

Le général Bazaine m'a déjà chargé de deux reconnaissances depuis que je suis ici ; il a été content de

la manière dont je les ai conduites et des rapports et croquis que je lui ai faits. Ce matin, il m'a demandé de lui tracer un itinéraire par renseignements sur San Agustino del Palmar, où est le général Douay, détaché d'Orizaba, avec lequel nous devons nous donner la main. Je lui ai fait cet itinéraire, et en même temps celui de Perote à Nopaluca qui est sur la route de Puebla, et à douze lieues seulement de cette ville.

J'ai fait cet itinéraire qui ne m'avait pas été demandé, parce que Nopaluca, que vous devez trouver sur votre carte, est au milieu du pays du blé, que l'on pourrait y établir de grands magasins avec les ressources du pays, et que si nous sommes arrêtés devant Puebla, comme cela est probable, nous pourrions tirer notre subsistance très facilement de Nopaluca qui n'est qu'à douze lieues, tandis que nous pourrions avoir des difficultés sérieuses s'il fallait tirer des vivres de Perote qui est à trente lieues.

Le général qui, je crois, avait déjà eu cette idée, a été content de m'entendre la lui exprimer. Il est retenu par la considération qu'il n'a pas assez de monde, mais j'espère qu'il s'y décidera parce que c'est ce qu'il y a de mieux à faire, si ce mouvement est combiné avec celui du général Douay qui porterait ses troupes à Acacingo.

Quoi qu'il en soit, il est probable que nous n'attaquerons pas Puebla avant la fin de janvier. Les uns disent que ce sera dur ; les autres pensent au contraire que les Mexicains lâcheront pied au premier coup de canon. Je suis de l'avis de ces derniers.

Le général Bazaine est un homme auprès duquel il faut des recommandations ; cependant il m'em-

ploie de préférence à tout autre. Demain il m'adjoint au colonel du 51^e qui part avec tout son régiment pour aller rejeter au delà de la montagne un millier de guérilleros qui empêchent les villages d'approvisionner Perote.

Ces guérilleros sont à Tésioutlan, ville de 8,000 âmes à dix lieues au nord de Perote. Nous resterons trois ou quatre jours dehors.

Aujourd'hui, d'après les ordres du général, j'ai pris des renseignements sur le terrain que nous allons explorer. Pour corroborer ces renseignements par plusieurs dres, je me suis adressé en dernier lieu à un épicier qui était sur le seuil de sa porte. Baragouinant tant bien que mal l'espagnol dans lequel je ne fais pas de progrès, n'ayant pas le temps de m'en occuper, et lui parlant le français d'une façon à peine intelligible, j'ai cependant fini par connaître ce que je voulais savoir.

Je lui ai alors demandé qui lui avait appris notre langue : il m'a répondu que c'était son beau-père qui était Français. Vous ne devineriez pas qui était ce Français. François Arago, le frère du fameux astronome, qui après avoir été capitaine dans l'armée française est venu au Mexique en 1835, où il est entré dans l'armée mexicaine et y est devenu colonel. Nommé gouverneur du fort de Perote, il s'est marié dans cette ville avec une Mexicaine dont il a eu quatre enfants. L'aînée est la femme de mon épicier. Madame Arago est morte depuis longtemps. Le colonel Arago est mort il y a deux ans à Tepeaca à la suite d'un grand diner où il avait mangé plus que de coutume, ce qui a occasionné une congestion

cérébrale qui l'a enlevé. Il était très lié avec le général Roblès que Saragoza a fait fusiller au moment où le général de Lorencez était devant Puebla.

Le général Roblès faisait une rente mensuelle de 50 piastres ou 250 francs aux enfants du colonel Arago; depuis sa mort, ces orphelins qui vivent avec leur sœur et leur beau-frère sont, paraît-il, assez gênés. J'ai dit à celui-ci que je connaissais son oncle, M. Emmanuel Arago avec qui j'ai diné à Paris, chez Madame Cornu. Il a été très content de cette rencontre, et m'a beaucoup engagé à aller le voir. J'irai à mon retour, car aujourd'hui il faut que je fasse mes préparatifs de départ pour demain, et que je vous écrive cette lettre que je désire bien vous voir parvenir, parce qu'elle vous intéressera, je crois, et surtout vous rassurera si vous apprenez qu'un capitaine d'état-major a été blessé dans la division Bazaine. Je confie cette lettre à notre fournisseur de viande qui va jusqu'à Jalapa. Pourvu qu'il ne soit pas pris en route et qu'il trouve pour Vera-Cruz une occasion qui y arrive avant le départ du courrier anglais, c'est ce que je souhaite ardemment.

H. L.

XI

Perote, le 5 janvier 1863.

Nous sommes toujours à Perote sans savoir au juste quand nous en partirons pour nous porter en avant. Nous évacuons la ligne de Jalapa, de sorte

que de ce côté nous n'avons plus de relation avec la Vera-Cruz. Non seulement nous n'avons plus l'espoir de recevoir par cette voie des courriers de France, mais même d'y envoyer des lettres. Cependant je prépare celle-ci à l'avance, à tout hasard, afin de profiter d'une occasion si elle se présente. C'est très hypothétique, et il est plus que probable que nos courriers ne seront rétablis que quand nous allons nous étendre sur notre gauche pour donner la main au général en chef. Tout me porte donc à croire que cette lettre ne pourra partir par le courrier du 17.

A Perote notre vie est toujours bien monotone, et il nous tarde d'en partir. En ce moment surtout les avis sont très partagés sur Puebla. Les uns disent que les Mexicains s'y défendront; les autres au contraire affirment qu'ils commencent à désarmer la ville. Nous verrons bien.

Le pauvre Fourgues, dont je vous parlais dans ma dernière lettre que vous n'avez peut-être pas reçue, est mort le 30 sans avoir pu recouvrer la parole.

On a fait avant-hier la vente de ses effets; j'aurais eu besoin de beaucoup de choses qui ont été vendues à très bas prix, mais je n'ai pas voulu les acheter; elles m'auraient rappelé sans cesse la mort de ce pauvre garçon que j'aimais beaucoup, bien que je le connusse depuis si peu de temps.

Dans la crainte que sa tombe ne soit profanée après notre départ, on ne l'a pas enterré au cimetière: on a déposé son corps dans le fossé du fort qui fait face au soleil levant et à la France. On lui a fait un petit mausolée dont j'ai été voir les commencements

hier, en allant au fort pour assister au jugement d'un espion que nous avons pris.

Cet espion, nommé Floriano, est Suisse; il s'est déjà battu contre nous à Rome, et ici il commande une petite bande de guérilleros.

Le consul américain allant de Mexico à Vera-Cruz, voyageait avec une escorte mexicaine; arrivé à Tepeyahualco, à sept lieues d'ici, il a écrit une lettre au général Bazaine pour lui demander une escorte qui le conduirait, du point le plus avancé occupé par nos troupes, à Perote. Le général Bazaine lui a désigné ce point qui est une ferme à dix kilomètres d'ici, et où nous avons deux compagnies. Mais Floriano au lieu de conduire le consul à ce point, l'a amené à Perote. Là, ce Floriano a été reconnu par des gens de la ville qu'il avait volés et pillés avant notre venue : il a été arrêté, et hier il a passé devant le conseil de guerre qui l'a condamné à mort à l'unanimité. Cet homme, qui a une figure plus qu'énergique, à l'expression féroce, est à ce qu'il paraît un bandit des plus redoutés et couvert de crimes. Sa mort est un grand débarras pour la contrée.

Il nous faudrait faire beaucoup d'exemples de ce genre pour effrayer les voleurs de grande route dont l'audace ne fait qu'augmenter. Nos deux derniers convois venant de Vera-Cruz à Jalapa ont été attaqués en deux endroits; à Rio del Plan et au Cerro Gordo. Les guérilleros nous ont tué une dizaine d'hommes, et en ont blessé autant. Mais on les a poursuivis et on en a tué une cinquantaine.

Nous n'attendons que l'arrivée de ces convois, qui

viendront probablement vers le 10, pour nous réunir au général en chef. Il est probable cependant que tous les moyens de transport ne seront pas prêts avant la fin de ce mois, et qu'alors seulement nous marcherons sur Puebla dont nous ne serons du reste éloignés que de quinze lieues. En supposant que Puebla se défende, je crois que nous en aurons fini dans sept ou huit jours. De là à Mexico nous ne rencontrerons pas grande résistance, et il est à présumer que nous serons dans cette capitale vers la première quinzaine de mars. C'est ce que nous pensons et ce que pensent aussi les Mexicains, entre autres la femme d'un général mexicain qui, venant des Etats-Unis, est arrivée ici depuis quelques jours. Elle est descendue à notre hôtel et nous avons fait sa connaissance. Nous l'avons invitée hier à dîner; elle nous a dit que son mari, qui est d'origine française, était consul aux Etats-Unis, mais que lors de la nomination de Comonfort aux fonctions de général en chef, ce dernier l'avait fait venir pour lui confier le commandement du génie de Mexico. Elle n'a pas voulu se compromettre, mais je crois qu'à la prise de Puebla, Comonfort renversera Juarez et traitera avec nous.

Cette femme qui est charmante est partie ce matin avec une escorte. Nous lui avons fait nos adieux, et elle nous a promis de nous revoir à Mexico et de nous y présenter dans le monde où, dit-elle, nous serons parfaitement reçus.

Cet après-midi, le général Bazaine m'a fait appeler pour me demander les renseignements qu'il m'avait chargé de recueillir sur la route de San Andrés où

sont les forces avancées du général Forey. Le général Bazaine se décide à faire partir après-demain matin, pour cette ville, une colonne légère portant nos lettres.

Comme je suis attaché à cette petite colonne, je ne ferme pas ma lettre afin de vous dire un dernier mot à San Andrés, et vous donner quelques détails sur notre marche qui doit durer trois ou quatre jours.

9 janvier 1863. — Nous sommes arrivés à San Andrés sans incidents. Nous sommes très fatigués ; quoi qu'il en soit je me porte bien, et n'ai plus que le temps de vous embrasser parce qu'on fait partir immédiatement le courrier pour Orizaba, et de là pour Vera-Cruz.

H. L.

XII

Quecholac, le 21 janvier 1863.

Je commence tout de suite, dans la crainte de l'oublier, par vous dire que je me porte on ne peut mieux. Vous savez que j'étais enrhumé à Perote ; je ne sais si c'est parce que mon rhume était à sa fin ou parce que j'ai quitté ce plateau à vent perpétuel et froid, toujours est-il qu'après notre première marche ce rhume avait complètement disparu.

En outre, à Perote, vu l'élévation du plateau, l'air se trouve très raréfié, et il y avait des moments où

nous respirions avec difficulté, la quantité d'air absorbée étant insuffisante.

Ici nous n'éprouvons pas du tout le même effet, et nous respirons comme si nous étions chez nous.

Par ma dernière lettre, je vous apprenais que nous quittions Perote pour nous diriger vers le sud, et donner la main aux troupes que le général en chef avait poussées en avant. Au bout de trois jours d'une marche assez pénible, nous sommes arrivés à Jalapasco, ferme dans laquelle le général de Bertier avait établi son quartier général.

Comme notre colonne ne se composait que de deux bataillons, que le général Bazaine allait arriver par derrière avec tout son état-major, je n'étais plus guère utile. D'un autre côté, mon état-major, celui de la deuxième division, étant à trois jours de marche de Jalapasco, et le bruit courant que les troupes avec lesquelles il se trouvait allaient se porter en avant, j'ai demandé au général de Bertier à rejoindre mon poste pour profiter des éventualités qui pourraient se présenter, et donner ma mesure.

Je me suis donc mis en marche avec tous mes bibelots, et escorté par douze chasseurs. Je n'ai pas eu la chance de rencontrer le plus petit guérillero, et je suis arrivé après trois jours de marche à Quecholac sans le moindre incident.

J'ai été fort bien accueilli par le général Douay qui commande la division en remplacement du général de Lorencez, et par tout son état-major qui est composé de la façon la plus charmante qu'on puisse imaginer.

Il me fallait cela pour ne pas me laisser sous le coup des regrets que j'éprouvais de quitter ma petite

colonne dans laquelle j'étais si bien, et où j'em'étais fait de véritables amis. Heureusement ils font partie de ma division, et nous nous retrouverons devant Puebla.

Quecholac, où je suis maintenant, est un gros village qui est loin d'être d'une gaieté folle : c'est triste au possible, et en outre on ne peut guère aller se promener, car les guérilleros sont dans la plaine. Notre seule distraction est de boire et de manger, aussi nous nous en acquittons en conscience. Je n'ai jamais vu une popote aussi luxueuse que la nôtre ; nous faisons continuellement des festins de Balthazar, et nous avons du vin. Seulement, à la fin du mois, je crois que le quart d'heure de Rabelais doit être dur.

A l'heure présente, vous ne vous doutez pas, en France, que nous sommes aussi peu avancés.

L'Empereur doit bien regretter notre lenteur, surtout à cause de l'ouverture des Chambres qu'il a reculée jusqu'au 15 février, sans doute dans l'espoir de la nouvelle de la prise de Puebla au moins.

On dit que nous sommes encore ici pour un mois, qu'à cette époque seulement nous aurons tous nos moyens de transport. Il est à présumer que Puebla ne tiendra pas plus de quinze jours, mais après la prise nous perdrons probablement un grand mois à organiser une nouvelle base d'opérations avant de marcher sur Mexico. Il peut bien se faire qu'alors nos courriers soient interrompus pour un temps plus ou moins long ; si donc vous ne receviez pas de mes nouvelles, ne vous en inquiétez pas.

Souvenirs à tous nos amis.

Je vous embrasse tous trois comme je vous aime.

H. L.

XIII

Quecholac, 4 février 1863.

Nous vivons assez facilement ici ; volailles et légumes ne nous font pas défaut ; mais depuis que nous sommes sur les hauts plateaux la poussière nous cause de véritables souffrances. Cette poussière continuellement soulevée par le vent est accablante ; elle pénètre à travers nos vêtements, nos chaussures, et malgré tous les soins de propreté que nous prenons, nous nous faisons honte à nous-mêmes.

Nous avons en outre la peau cassante et d'une sécheresse inouïe ; cela tient à l'altitude élevée où nous nous trouvons placés. L'air étant très raréfié, puisque la pression atmosphérique n'est plus que de 0,51, il en résulte que la transpiration se fait pour ainsi dire des pores à ciel ouvert, sans être accompagnée de l'humidité qui est pour les tissus cutanés ce qu'est la rosée pour les plantes.

En outre, lorsque souffle le vent du sud, l'air est encore moins dense, et nos poumons habitués à beaucoup d'oxygène n'ont plus une nourriture suffisante. Aussi sommes-nous hors d'haleine pour rien, en marchant seulement au pas sur le sable, et il n'y a pas moyen de marcher sur autre chose.

Nous sommes toujours à Quecholac, harassés de notre inaction. Le général en chef est d'une prudence qui à mes yeux devient de l'imprudence ; il fait à